

MAO KERGAREC OU LE PACTE AVEC LE DIABLE

CONTE BRETON. — ILLUSTRATIONS DE M. VIERGE

Selaonit, hol, mal oc'h eus c'hoant,
Hag e clevfet eur gaozie coant,
Ha na eus en-hi netra kaou,
Mes, Marteze, eur ger pe daou.

Ecoutez tous, si vous voulez,
Et vous entendrez un joli conte,
Dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y avait une fois un seigneur, si riche, si riche, qu'il ne savait pas où se trouvaient tous ses biens. Mais il menait une vie déréglée, si bien qu'il en arriva à avoir autant de dettes que d'avoir et à être obligé de songer à mettre de l'ordre dans ses affaires.

Un jour, en examinant ses titres de propriété, il remarqua qu'un nommé Mao Kergarec occupait une terre qui lui appartenait, et en jous-

sait comme si c'eût été son bien propre, ne lui payant jamais rien. Il le fit appeler pour lui rendre des comptes.

En arrivant sous les murs du château, Mao remarqua que le diable était peint sur l'une des portes de la cour, celle de gauche, et Jésus-Christ sur l'autre, celle de droite. Il tira son chapeau au diable et lui fit la révérence, en disant : « Saluons d'abord celui-ci, qui, n'étant pas habitué à tant



d'égards, m'en saura sans doute gré, et m'en témoignera sa reconnaissance, si je me trouve dans l'embarras, comme je le crains." Puis, il salua aussi l'image de Jésus-Christ, mais moins bas, et il entra ensuite dans le château.

Le seigneur le reçut assez mal, parla haut, lui fit voir ses titres et dit que, si dans huit jours il n'avait pas payé tout l'arriéré qu'il lui devait, il ferait vendre tout son mobilier.

Mao s'en retourna tout soucieux et désolé, car il n'avait pas d'argent et ne savait comment s'en procurer. Il était, en outre chargé d'une nombreuse famille. Au sortir de la cour, il salua encore le personnage peint sur la porte de gauche, et pas celui de la porte de droite. Il rencontra bientôt sur sa route un seigneur inconnu, monté sur un beau cheval noir.

— Bonjour, brave homme, lui dit l'inconnu.

— Bonjour, Monseigneur, répondit le paysan.

— Je sais d'où tu viens et ce qui te met tant en peine. Tu as été chez ton seigneur, le maître du château voisin, qui t'a mis en demeure de lui payer une forte somme, dans huit jours, sinon il vendra ton mobilier pour

se payer ; or, tu n'as pas d'argent et ne sais comment t'en procurer.

— Tout cela est vrai, hélas !

— Eh ! bien, je veux te venir en aide et reconnaître ainsi ta politesse envers moi.

— Vous êtes bien bon ; mais qui êtes-vous donc ?

— C'est lui dont tu as vu le portrait sur la porte de gauche du château, et que tu as salué avant l'autre, représenté sur la porte de droite.

— Ah ! oui... Mais... j'ai peur que vous me demandiez autre chose que des saluts, car, d'après ce que l'on raconte, vous n'avez pas l'habitude de vous contenter de si peu.

— Non, donnant donnant, rien de plus juste ; mais vois quelle est ta situation et songe à ta famille.

— Eh bien, quelles sont vos conditions ?

— Qu'un de tes enfants m'appartienne, que tu me le donnes, — rien de plus.

— Non, jamais je ne consentirai à cela.